
Quatre questions sur la sémiotique : son histoire, sa place, ses bases épistémologiques *

Sémir Badirⁱ

Lorenzo Ciganaⁱⁱ

Carolina Lindenberg Lemosⁱⁱⁱ

Estanislao Sofia^{iv}

Résumé : À l'occasion de la publication de *Pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique* (2022), les animateurs du présent dossier ont adressé à son auteur, Sémir Badir, quatre questions relatives à l'historiographie et l'épistémologie de la sémiotique. La première question aborde différentes manières de concevoir l'histoire de la sémiotique, soit autour d'un projet théorique, soit autour d'une notion, en cherchant à identifier son destinataire idéal. La deuxième question porte sur les liens entre les théories de Saussure, de Hjelmslev et de Greimas. Badir défend l'intérêt d'une approche discursive (plutôt que notionnelle ou théorique), consistant à mettre en évidence le contexte disciplinaire, la matérialité du discours ainsi que le domaine épistémique dans lesquels ces liens sont posés, s'affichent et se rendent actifs. Un troisième volet concerne l'évolution de la sémiotique postgreimassienne. L'existence d'un programme de recherche n'est pas douteuse. Mais, au lieu de conduire à des applications étendues, la sémiotique revient constamment vers ses propres fondements théoriques. On s'interroge finalement sur les rapports qu'entretient la sémiotique avec les disciplines voisines. Le programme de la sémiotique prétend avoir des répercussions sur l'organisation générale des sciences, mettant ainsi en évidence le statut épistémologique particulier, non disciplinarisé, de cette pratique discursive du savoir.

Mots-clés : histoire de la sémiotique ; théorie de la connaissance ; linguistique générale ; théorie de l'interdisciplinarité ; analyse discursive des théories.

* DOI: <https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2023.217860>.

ⁱ Directeur de recherches du Fonds de la Recherche Scientifique (FRS-FNRS) à l'Université de Liège, Liège, Belgique. E-mail : semir.badir@uliege.be. ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-5744-7071>.

ⁱⁱ Chercheur postdoc au Département des études nordiques et linguistique (Nors), Université de Copenhague, Copenhague, Danemark. E-mail: cigana.lorenzo@gmail.com. ORCID : <https://orcid.org/0000-0001-7982-7200>.

ⁱⁱⁱ Professeure de linguistique au Departamento de Letras Vernáculas à l'Université Fédérale du Ceará (UFC), Fortaleza, CE, Brésil. E-mail: carolina.lemos@ufc.br. ORCID : <https://orcid.org/0000-0003-0114-2548>.

^{iv} Chercheur du Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas (CONICET), Instituto de Filología y Literaturas Hispánicas Dr. Amado Alonso, Université de Buenos Aires, Buenos Aires, Argentine. E-mail: estanislao.sofia@gmail.com. ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-4232-2468>.

Introduction

Cet article, issu de la plume de Sémir Badir, a été développé en synergie avec certaines sollicitations que nous, les éditeurs, avons décidé de lui adresser : d'où la tournure dialogique qu'a prise le travail. Cette expérience d'écriture hybride, entre l'entretien et la rédaction à plusieurs mains (à « deux mains et trois demis », pour ainsi dire), surgit de la volonté d'éviter le double emploi qu'aurait supposé la simple reproduction de la démarche épistémique que M. Badir développe dans son ouvrage le plus récent, *Pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique* (Limoges ; Lambert-Lucas, 2022), tout en restant dans son sillage. En effet, la question centrale abordée par M. Badir dans son ouvrage résonne avec la direction qu'on a voulu donner à ce dossier ESSE, qui se propose d'interroger le statut épistémologique de la sémiotique à partir de ses sources.

L'article se constitue autour de trois axes :

1. la volonté (ou plutôt le besoin ?) de dresser un bilan général qui problématise d'une part l'effort des théoriciens vers une unification méthodologique et, d'autre part, l'identité supposée, éventuelle ou possible entre la sémiotique conçue comme type ou modalité de questionnement des savoirs et la sémiotique comme discipline, dont l'institutionnalisation est historiquement situable ;
2. le rapport, qu'on qualifierait d'amour-haine, avec ses sources, toujours et constamment remises en question, bien que souvent sur un plan très théorique (c'est-à-dire abstrait) ou historicisant ;
3. la question de l'extension du domaine – question centrale de la sémiotique depuis sa constitution.

Ces trois axes donnent à M. Badir l'occasion de revenir sur les idées qu'il formule dans son ouvrage et de les développer, tout en dévoilant les positions et les assomptions implicites dans l'argumentaire de ce dossier. La pertinence de la question des sources n'est-elle pas en effet dépendante de l'acceptation d'un certain degré d'homogénéité de la discipline elle-même ? La question de l'extension de la sémiotique également, censée explorer de nouveaux objets d'étude en étendant la portée de sa méthode, n'est-elle concevable qu'à condition d'exclure une reconstitution du savoir ? Ce type de « backfire effect » est, après tout, ce qu'on peut s'attendre d'une discipline qui vise une critique des présuppositions idéologiques ou implicites des savoirs eux-mêmes, résultat du mécanisme de production du sens qui leur est propre.

1. Pour ce dossier *ESSE*, on a voulu solliciter une réflexion – ou, si vous voulez, un bilan – sur les sources de la sémiotique, en entendant par-là les concepts, idées, termes ou approches qui ont constitué la base des savoirs sémiologiques dans les différentes phases de leur évolution. Quel est (ou quels sont) selon vous le(s) terme(s) ou le(s) corpus de termes qui se prête(nt) le mieux pour constituer le cadre, la base ou l’horizon de ces savoirs parfois si hétérogènes ?

On sent que vous avancez votre question avec une très grande prudence. Cela tranche avec la manière dont elle s’est posée jusqu’il y a peu. Anne Hénault, autrice d’un ouvrage pour la collection encyclopédique « Que sais-je ? » sur l’histoire de la sémiotique, n’hésitait pas à tracer une filiation directe de Saussure à Greimas, en passant par Hjelmslev et Propp. Cela vaut la peine de citer la façon dont elle introduit cette histoire :

Remise en perspective, l’œuvre de Greimas et de ses élèves vient s’inscrire dans une évolution de plus de cent ans à partir du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues européennes* [*sic*], publié par Saussure en 1879 (Hénault, 1992, p. 5).

Il est vrai qu’Hénault avait pris soin, précédemment, d’avertir ses lecteurs du choix qui prédisposait à cette « histoire de la sémiotique ». La revue *Semiotica*, directement issue d’une société savante fondée en 1969 sous le titre d’« Association internationale de sémiotique », n’a nullement servi de tribune pour la sémiotique dont elle se proposait de faire l’histoire – elle parle à ce sujet de « quasi-exclusion » (Hénault, 1992, p. 3). Tout sémioticien, toute sémioticienne, même « non greimassien », comprend cela sans broncher. Il reste que ce positionnement à la fois excentrique et privilégié est tout de même très singulier. Imagine-t-on de s’informer sur l’histoire de la chimie, ou de l’égyptologie, ou du féminisme, en étant prévenu que le seul courant pris en charge par l’investigation historique est « quasi-exclu » des sociétés et revues internationales ?

Réflexion ou bilan ? Il est difficile d’envisager que ces mots, qui ouvrent votre question, soient tenus pour des synonymes. Il faut, pour le concevoir, que le bilan à produire soit à si haut risque interprétatif qu’il oblige à voir tout autrement l’histoire même qu’il cherche à interpréter. J’ai trouvé dans les travaux que Dominique Maingueneau et Frédéric Cossutta ont réalisés sur l’histoire de la philosophie une piste utile pour dénouer cette complexité. Maingueneau et Cossutta (1995) évoquent une force auto-constituante du discours philosophique, capable de définir *le* philosophique, c’est-à-dire ce qui entre dans

son discours et ce qui n'y entre pas, partant dans son histoire, et cette auto-constitution est rejouée, souvent avec vigueur, pour chaque grande doctrine philosophique, par exemple pour la philosophie critique, pour la phénoménologie ou pour la philosophie analytique. De manière analogue, me semble-t-il, lorsqu'un courant théorique parmi les travaux inscriptibles sous la bannière sémiotique s'arroge la possibilité d'une histoire de la sémiotique fondée sur une filiation qui la met exclusivement en valeur, il s'auto-constitue. Il assume, d'un point de vue rétrospectif non moins que prospectif, être LA sémiotique.

D'autres ouvrages prétendant livrer une histoire de « la » sémiotique adoptent une posture qu'on pourrait tenir pour diamétralement opposée à celle d'Hénault. Dans ces ouvrages, les auteurs optent résolument pour l'approfondissement historique. Bien des Italiens, en particulier, ont campé cette position (Eco, 1997 ; Calabrese, 2001 ; Marmo, 2010 ; Manetti, 2013) ; des ouvrages collectifs, tels *History of Semiotics* en trois volumes dirigés par Eschbach et Trabant (1983) ou, paru tout récemment, le premier volume des *Bloomsbury Semiotics* dirigés par James Pelkey (2023), ont une propension presque automatique à entretenir également cette voie plurimillénaire. À les croire, la sémiotique remonterait au moins à l'Antiquité grecque et un grand nombre de philosophes (parmi lesquels on retrouve presque à coup sûr Augustin, Guillaume d'Ockham, Thomas d'Aquin, Locke et Condillac) seraient auteurs d'une théorie sémiotique, de sorte qu'une *histoire* de la sémiotique peut mettre un terme à son corpus avant de rencontrer les sémioticiens de l'époque contemporaine, c'est-à-dire avant la fondation d'une société savante comme l'Association internationale de sémiotique, sauf, parfois, pour un chapitre aussi hâtif que conclusif.¹ En somme, une histoire de la sémiotique s'entend ici de toute pensée sur le signe. Selon cette perspective, une histoire de l'astrophysique devrait remonter au moins jusqu'à Ptolémée, une histoire de la sociologie, à Cicéron, et une histoire de l'analyse du discours, aux Sophistes.

En dépit de l'incongruité suscitée par mes comparaisons, je ne voudrais pas donner à croire que ces gestes historiques, celui d'une filiation directe de la pensée comme l'a proposée Hénault, d'une part, celui d'une thématization chronologiquement ordonnée telle qu'elle organise les chapitres d'ouvrages collectifs et didactiques, d'autre part, soient injustifiables au regard de travaux sémiotiques ni qu'ils soient incapables d'en dessiner une évolution. L'inadéquation de ces gestes pour l'histoire d'autres savoirs cherche seulement à montrer qu'ils ne vont pas de soi, qu'ils sont, bien au contraire, déterminés par des préjugés épistémologiques auxquels on peut objecter d'autres conceptions, *et* de la sémiotique, *et* de son histoire.

¹ Même dans le *Bloomsbury Semiotics, Volume One : History and Semiosis*, des quatre chapitres dédiés à l'histoire, seul le dernier, rédigé par Massimo Leone (2023), concerne des travaux après les années 1960.

De la sémiotique, il est clair qu'Hénault défend une conception à haut quotient théorique. Au contraire, celles et ceux qui la font remonter à Augustin, ou plus tôt encore,² la voient comme un champ notionnel (signe, sens, langage, code) diversement saisissable. Or, pour qu'importe l'histoire d'une théorie non moins que celle d'un champ notionnel, il faut préjuger, en réalité, de caractérisations qui ne sont pas strictement relatives au contenu du savoir, mais aussi à la forme que ce savoir a acquis à travers une dénomination particulière – en l'occurrence, *la sémiotique*. Il me paraît plausible de considérer que cette forme engage nécessairement une réception sociale, à travers la reconnaissance d'une pratique collective et l'identification d'un discours. Aussi la sémiotique, qu'on veuille la circonscrire à une pensée théorique homogène ou qu'on en prévoie l'élargissement à des pensées antérieures à cette réception sociale, doit-elle être quelque chose comme un « domaine de savoir », censé s'enseigner et se développer dans le cadre des activités d'une société savante, congrès et revues principalement. De domaine de savoir, la propension est en outre quasi automatique de lui octroyer le statut de « discipline », et s'ajoute encore à cette étiquette académique, selon une doxa qui n'a fait que se renforcer depuis les années 1960, la qualification de « scientifique ». Telle est en effet la manière dont ces histoires, de quelque manière qu'elles soient conçues, consacrent la sémiotique. La sémiotique est supposée constituer une discipline instituée (à travers son enseignement académique, notamment) et normée (par son adhésion aux canons de la recherche dite « scientifique ») du savoir moderne. C'est là en tout cas le motif le plus plausible, celui qui vient le plus aisément à l'esprit, pour qu'une histoire en soit donnée.

On comprend que la question des sources se posera de manière toute différente selon la conception de l'histoire qu'on voudra plébisciter. S'il s'agit de déterminer *d'où vient* la discipline sémiotique comme projet théorique et corps doctrinal, les sources seront à chercher dans des théories qui ne sauraient être tenues, à proprement parler, pour sémiotiques quoiqu'elles apportent les garanties de leur scientificité. C'est bien là le but du récit généalogique qu'Hénault a retracé, depuis la linguistique (à partir de Saussure et Hjelmslev) et la folkloristique (avec Propp). La pensée théorique de Greimas se forme à partir de celles de ces non-sémioticiens, réorientant leurs thèses mais en cherchant à préserver ce qui faisait leur acuité (le descendant est le seul auteur dont une généalogie intellectuelle a le souci, bien qu'elle donne crédit aux qualités imputées aux maîtres anciens). La sémiotique est alors comme un fleuve alimenté à divers affluents ; et il est vraisemblable, dans la lecture rétrospective que cette histoire commet, que la linguistique saussurienne et hjelmsléviennne non moins que la

² L'anthologie en deux volumes *Théories du signe et du sens*, compilée et commentée par Alain Rey (1973), s'ouvre sur un chapitre sur la philosophie grecque (où l'on trouve, notamment, *Le Sophiste* de Platon et la *Poétique* d'Aristote) suivi d'un autre, assez original, sur la « parole indienne » (Patanjali, Vasubandhu, Bhartrihari...). Cette pensée de l'Inde antique sur le langage est rarement prise en compte.

morphologie proppienne trouvent dans la sémiotique greimassienne une consécration, sinon de leurs travaux, du moins des accents théoriques qui les innervent. En revanche, s'il est question d'envisager des pensées du signe, du sens ou du langage *antérieures* à la discipline sémiotique, les sources sont pré-sémiotiques ou proto-sémiotiques, mais non scientifiques (pas assez, pas encore scientifiques d'après les normes actuelles). Les ouvrages qui décrivent une histoire ainsi conçue – en réalité, une *préhistoire* plutôt qu'une histoire – exploitent le fonds quasiment inépuisable des discours philosophiques. La sémiotique, dans l'actualité de la discipline, y est décrite comme une étendue (lac ou mer) aux étalements multiples conduits par des forces externes (tectoniques), par exemple la montée en puissance des sciences cognitives ou l'émergence des problématiques numériques. Comment déterminer laquelle de ces conceptions de l'histoire (sans d'ailleurs qu'elles épuisent l'éventail des possibilités) est la plus à même de définir la sémiotique ? Et quelles sources faut-il privilégier en vue de sa constitution historique ? En somme, ces questions relèvent du débat épistémologique.

Prenons un peu de recul pour les méditer. J'avais été secoué, au cours d'une série de lectures en philosophie des sciences, par le livre de Paul Feyerabend *Contre la méthode* (1979). Un seul cas d'étude y est présenté, la défense de la théorie héliocentrique par Galilée, mais avec un grand luxe de sources documentaires suffisant à asseoir l'autorité du commentaire. Or cette autorité est utilisée, pour ainsi dire, à contre-emploi. Au lieu de faire valoir la légitimité théorique de l'héliocentrisme, Feyerabend démonte, point par point, les moyens et les preuves de la thèse héliocentrique en déniait même à celle-ci toute supériorité explicative sur la thèse géocentrique. La leçon qu'il en tire était adressée aux épistémologues plutôt qu'aux historiens : à l'encontre de Popper et des rationalistes en général, il estime qu'il est impossible de rendre compte de la science par un procès générique, telle une méthode (dite « scientifique » et « expérimentale »), et un corps de concepts généraux, telle une théorie (dite « hypothético-déductive » et « falsifiable ») ; l'anarchisme seul est profitable à l'évolution de la science car, en fin de compte, « tout se vaut » (« *anything goes* »). Corrélativement, et comme en miroir, une autre leçon s'impose, concernant cette fois la conception de l'histoire. Les documents demandent à être considérés comme des sources chez Feyerabend parce que ce ne sont pas eux qui constituent l'objet d'étude, mais bien les faits (les « faits de science », dans son cas, mais n'importe quel autre aspect du monde et de la réalité peut être engagé de manière analogue) ; autrement dit, les sources documentaires offrent le biais d'une connaissance indirecte des faits. À ces faits, aucune nécessité ne s'attache, ils sont aveugles par eux-mêmes, de sorte que l'histoire joue à leur égard le rôle d'un régulateur transcendant, sanctionnant les progrès

scientifiques³ dont l'historien est le Grand Maître. En ce sens, ce ne sont pas seulement les épistémologues que Feyerabend prive de fonction ; les scientifiques mêmes semblent dépossédés de leur destin, puisque tout arrive *rétrospectivement* par le récit de l'histoire.

Celles et ceux qui font remonter la sémiotique à Augustin ou au *Mahabhashya* adoptent assurément une posture débonnaire à l'égard des enjeux épistémologiques de la sémiotique. Pour eux, toute pensée du signe mérite d'être rapportée comme jalons d'une histoire de la sémiotique, dès lors que la légitimité de celle-ci, comme domaine de savoir et discipline instituée, semble assurée. La confrontation des documents amènent forcément le commentateur à produire des comparaisons entre concepts, termes et idées émanant des auteurs rassemblés par ce corpus, sans que la constitution historique et épistémologique de la sémiotique soit, *in se*, jamais remise en cause. Feyerabend aurait sans doute eu le goût de les considérer comme des « anarchistes déguisés », ainsi qu'il qualifiait Imre Lakatos, élève comme lui-même de Karl Popper.⁴

À vrai dire, cette qualification à l'égard de Lakatos est une provocation supplémentaire de la part de quelqu'un qui ne s'en privait guère. Lakatos (1978) a défendu l'idée que la science actuelle se fait non à travers une suite aléatoire de découvertes, mais selon un programme continu de recherche permettant de justifier sa pratique et ses modes de raisonnements. Cette justification vient parfois après coup (c'est là-dessus, je suppose, que Feyerabend se base pour considérer que la théorie épistémologique de Lakatos est un anarchisme déguisé) mais non pas toujours : le programme est fréquemment établi en vue d'anticiper sur les recherches à venir et même il peut servir de prédiction des résultats. D'un point de vue épistémologique, le programme de recherche a donc bien une visée explicative. En outre, la conception de l'histoire des sciences sous-jacente à ce point de vue est tout autre que celle d'un « tout se vaut » sanctionné depuis l'extérieur. La postérité n'est plus transcendante à la science. Au contraire, le programme de recherche est un geste d'auto-constitution⁵ rendant aux scientifiques une certaine clairvoyance sur l'évolution du savoir.

L'histoire de la sémiotique proposée par Anne Hénault semble, de prime abord, compatible avec la théorie épistémologique du programme de recherche.

³ Comme en est un, assurément, l'héliocentrisme. On voit bien que la légitimité après coup de l'héliocentrisme est une pièce capitale dans la démonstration de Feyerabend. Une étude de l'inanité des moyens et des preuves d'une théorie fautive n'aurait pas plaidé aussi efficacement pour l'anarchisme.

⁴ Ainsi qu'il s'en explique dans l'introduction à *Contre la méthode*, Feyerabend avait pour projet initial un ouvrage rédigé en collaboration avec Imre Lakatos où auraient été développées deux positions épistémologiques opposées, celle du rationalisme et celle de l'anarchisme. Le livre qu'il se décida finalement, en raison du décès de Lakatos, à publier seul est dédié à « [s]on ami, et frère en anarchisme », qualité qui ne manque pas de laisser le lecteur perplexe au regard du projet initial.

⁵ Il constitue l'objet scientifique d'une façon similaire à celle dont le discours philosophique constitue l'objet philosophique. La différence entre les deux gestes est relative à leur portée : particulière et limitée à un domaine spécialisé de recherche dans le cas du programme de recherche scientifique, générale et abstraite dans le cas de la constitution philosophique.

L'autrice ne fait pas mystère des travaux sémiotiques qu'elle produit dans ce courant de pensée. Au nom de Greimas, mais également en son nom propre, en tant qu'élève de Greimas, son intention est bien d'exposer un programme de recherche auto-constitué. Que cet exposé vienne après coup, sous la forme d'une histoire, renchérit sur son statut de justification. Pourtant quelque chose me paraît faussé dans cet exposé. Dans un programme de recherche, les tard venus n'ont guère de mérite : ils accomplissent les lignes théoriques du programme. Comment se fait-il que Greimas soit auréolé de gloire si « l'œuvre de Greimas et de ses élèves vient s'inscrire dans une évolution » valant après coup pour une « histoire de la sémiotique » ? Déplions l'argument. Tenir les pensées de Saussure, Hjelmslev et Propp pour les sources intellectuelles du programme greimassien, on peut facilement le concevoir. Considérer une certaine continuité de pensée entre ces auteurs et Greimas, c'est-à-dire accorder à la pensée de Greimas une forme de fidélité par rapport à celles de ses sources, on peut également l'accorder sans trop de difficultés. Mais prétendre que Saussure, Hjelmslev et Propp participent eux-mêmes d'un programme sémiotique commun, offre un exemple de ce contre quoi Feyerabend s'insurge : une explication totalement déterminante de « l'évolution » (terme qui en cache évidemment un autre : du *progrès*) dans un domaine du savoir.

Vous voyez que je n'ai pas encore répondu à la question que vous me posez... J'ai simplement cherché à m'expliquer sur ce qui, à mon sens, rend la question difficile, motif pour lequel j'ai commencé par louer votre prudence. L'histoire de la sémiotique et l'utilisation, dans cette perspective, d'œuvres et d'idées que l'on prend pour des sources de ses savoirs engagent un questionnement épistémologique dont les modalités ont déjà été formulées à partir d'autres domaines de savoir – notamment, celui des sciences expérimentales. Toutefois, pour la sémiotique, l'enjeu de ce questionnement est peut-être plus net encore en raison de l'hétérogénéité des sources et des savoirs qui la composent. Son histoire pose un dilemme ; il faut choisir entre son homogénéisation et une description de ses hétérogénéités. Or si l'hétérogénéité de la sémiotique est évidente, pour ainsi dire « donnée », la description qu'on en fait, même quand celle-ci admet l'hétérogénéité de son objet, n'est pas moins construite que son homogénéisation. À négliger de réfléchir aux tenants et aboutissants d'une telle construction, le risque est pris de répéter une idée reçue, c'est-à-dire une conception idéologique du savoir, inadéquate à saisir les spécificités de la sémiotique – spécificités à mon avis très accusées au regard du champ global du savoir académique. Il n'est pas vrai que la sémiotique soit la science du signe si l'on entend par là que le signe serait l'objet de cette science. On ne peut rien comprendre d'elle, pas même l'œuvre de Peirce, avec une telle définition !

Pour ma part, je suis partisan d'une description contrôlée, réflexive, de l'hétérogénéité du savoir. Au sujet de la sémiotique, en particulier, cette description offre des avantages que j'ai tâché de mettre en évidence dans le livre que j'ai consacré à ce domaine de savoir (Badir, 2022). J'aurai l'occasion d'en présenter des éléments dans la réponse aux questions suivantes.

2. Tout au long de votre recherche vous avez gardé au cœur de votre réflexion la pensée de Ferdinand de Saussure, de Louis Hjelmslev et d'Algirdas Julien Greimas. Le fil rouge entre ces figures n'est-il pas, d'une certaine mesure, constamment reformulé ou conçu comme problématique dans la sémiotique contemporaine ? Partagez-vous cette idée d'un fil rouge reliant ces auteurs, ou seriez-vous plutôt enclin à en penser une pluralité ? Qu'en est-il de Charles Sanders Peirce vis-à-vis de cette tradition ?

Pour prendre d'abord votre question par le bout de la lorgnette, il faut dire que mon intérêt pour l'œuvre de Greimas est relativement tardif. J'ai lu bien plus tôt, et avec davantage d'empathie, les travaux de François Rastier et de Claude Zilberberg, tous deux plus visiblement hjelmsléviens que Greimas.⁶ La théorie du langage de Louis Hjelmslev a été en effet le centre de mes recherches pendant une vingtaine d'années. Si j'ai tiré des fils, c'est autour de cette théorie. Ainsi, mon livre sur Saussure (Badir, 2001) consacre une lecture du *Cours de linguistique générale* à partir de la théorie hjelmslévienne – je ne dirais pas cependant, comme d'autres ont pu le dire pour s'en débarrasser au plus vite, que cette théorie gauchit la lecture de la linguistique générale contenue dans le *Cours* ; elle l'oriente sans doute, mais Hjelmslev assumerait (et moi avec lui) que cette orientation est bénéfique ! Autrement dit, le fil tiré entre Saussure et Hjelmslev est effectivement un fil rouge, il peut servir de voie de compréhension pour la pensée de ces deux auteurs. Mais les filiations intellectuelles que l'on est tenté de voir entre Hjelmslev et Rastier, entre Hjelmslev et Zilberberg, comme, en fin de compte, entre Hjelmslev et Greimas, ne se font pas en fonction des mêmes gestes épistémiques et du même horizon épistémologique qui ont servi à établir

⁶ Plus visiblement, puisque le premier est responsable de l'édition française des *Essais linguistiques* (1971) et des *Nouveaux essais* (1985) et que le second a non seulement traduit en français la première partie du *Résumé d'une théorie du langage* (contenue dans les *Nouveaux essais*) mais également publié plusieurs articles à une date où les travaux sur Hjelmslev se comptaient sur les doigts des deux mains. Ce n'est qu'en approfondissant, aux archives déposées à la Bibliothèque Royale de Copenhague, la génétique de l'œuvre de Hjelmslev que j'ai découvert le rôle prépondérant joué par Greimas dans la diffusion de son œuvre en France, en particulier dans la publication de la traduction française des *Prolegomènes à une théorie du langage*. Pour une présentation des mésaventures éditoriales de cette traduction, on se reportera à Arrivé et Ablali (2001).

un rapport entre Hjelmslev et Saussure. Zilberberg en a une conscience plutôt claire, lui qui disait lire *La Catégorie des cas* alors que Greimas avait lu les *Prolégomènes à une théorie du langage*, ou, ce qui revient peut-être au même, il disait s'inspirer du Hjelmslev linguiste, tandis que Greimas s'est inspiré du Hjelmslev épistémologue. Savoir si ces fils s'assemblent en un faisceau suffisant à construire une histoire est une autre paire de manches ! Le même Zilberberg a du reste répondu dans un article à la question que vous posez et le titre de cet article, « Une continuité incertaine : Saussure, Hjelmslev, Greimas » (Zilberberg, 1997), modalise une fragilité de ce récit historique.

Je voudrais tout de même faire trois observations qui invitent à chercher une réponse à cette question autrement que par la manière assez classique dont on l'a envisagée jusqu'ici (à savoir par une comparaison des préceptes théoriques et méthodologiques entre ces trois auteurs). Ces trois observations mettent en évidence le caractère *discursif* des théories, voire le caractère praxéologique du discours théorique. En termes sémiotiques, ces observations portent sur l'*énonciation*, plutôt que sur les énoncés, en tenant compte du fait que ces énonciations du savoir, pour individuées qu'elles puissent être, tiennent lieu également de *rôle*, tels, par exemple, ceux que Zilberberg a distingués chez Hjelmslev, le « linguiste » vs l'« épistémologue ».

Ma première observation concerne le rôle de Peirce et, plus largement, d'auteurs non-linguistes dans la relation à décrire entre Saussure, Hjelmslev et Greimas. Si l'on tient à établir cette relation comme tradition *sémiotique*, il convient en effet de déterminer comment celle-ci a pu être intégrée effectivement à la sémiotique. Comme je l'ai rappelé, Saussure et Hjelmslev n'ont jamais prétendu sortir de la linguistique, même lorsqu'ils évoquent la possibilité d'une science à venir dans laquelle la linguistique pourrait être comptée. Il en est presque de même pour Greimas, non seulement en raison de sa thèse et des premiers travaux en lexicographie, mais aussi par le projet d'une sémantique structurale (sans compter pour rien son attachement durable aux études sur l'ancien français). A priori, sa contribution aurait pu aisément s'intégrer dans une linguistique élargie, rayonnant sur d'autres domaines. Le structuralisme fut précisément le moment et le lieu de ce rayonnement. Comme on le sait, Claude Lévi-Strauss a importé la pensée saussurienne dans l'anthropologie, son domaine de spécialité, sans chercher pour autant à ce que ce domaine intègre la linguistique ; à cet égard, ses travaux restent bien éloignés de l'anthropologie linguistique d'un Dell Hymes, par exemple. La même chose peut être dite de Jacques Lacan (en psychanalyse) et de Michel Foucault (en philosophie et histoire des idées). Même pour Roland Barthes, la sémiologie qu'il rapporte dans *Éléments de sémiologie*, directement issue de la linguistique générale de Saussure avec quelques additions de théorie hjelmsléviennne, trouve principalement à renouveler la critique littéraire à laquelle, par ses travaux,

Barthes aurait pu être rattaché sans reste. Les revues, puis la presse grand public, ont largement décrit et relayé ce rayonnement linguistique au sein du grand brassage d'idées qu'a représenté, à partir de la fin des années 1950, le structuralisme, quoique les idées structuralistes elles-mêmes aient été avancées dans l'entre-deux-guerres – l'un d'entre vous a une meilleure vision que moi de ces idées (voir notamment Cigana & Gregersen eds, 2023).

Qu'est-ce donc alors qui a causé l'émergence d'un nouveau domaine du savoir sous le nom de « sémiologie » ou de son équivalent anglophone ? La *circonstance* qu'a représentée le structuralisme, certainement, a joué de tout son poids. La sémiotique est née *en France à la fin des années 1950*. Certains le contestent. Thomas Sebeok fait remonter la sémiotique aux séminaires dispensés par Charles Morris à la fin des années 1930. Dans *Semiotics in the United States*, il rapporte cette anecdote :

Lorsque, plusieurs années plus tard, le rédacteur en chef du *New York Times Book Review* m'a invité à procéder à une évaluation critique d'un traité très technique et obscur sur les signes du XVII^e siècle, il m'a été strictement ordonné de commencer par une déclaration explicite. Cette sémiotique, « désormais une entreprise *chic* », n'a pas commencé il y a seulement deux décennies avec « les travaux semi-journalistiques de Roland Barthes » (Sebeok, 1991, p. 91 ; ma traduction).⁷

Comme on peut le constater, l'objection de Sebeok porte contre une opinion communément admise dans les campus états-uniens dans les années 1980, cible préférentielle du *New York Times Book Review*. Réapparaît la question épistémologique posée dans le cadre de votre première question. S'il s'agit de considérer les pensées du signe, en ce compris la pensée sémiotique de Peirce, l'objection va de soi. Mais ce que le journaliste du *New York Times Book Review* qualifie, selon l'expression rapportée par Sebeok, d'« entreprise *chic* » (*chic* étant évidemment en français dans le texte original) est en vérité le fait de l'institutionnalisation d'un domaine de savoir identifié comme sémiotique et reconnu non seulement par les instances médiatiques francophones, mais également par l'académie états-unienne même. Cette institutionnalisation sémiotique, les penseurs du signe états-uniens étaient loin de pouvoir y prétendre avant la réception de l'œuvre de Barthes aux États-Unis. D'ailleurs elle ne s'est jamais trouvé véritablement accomplie. La sémiotique a bel et bien émergé comme domaine de savoir, dûment identifié comme tel, à la faveur d'une circonstance historique, lorsque l'appel de Saussure a été entendu en dehors de

⁷ Version originale en anglais: "When, years afterwards, I was invited by the editor of the New York Times Book Review to undertake a critical assessment of a highly technical and obscure seventeenth-century treatise on signs, I was strictly instructed to open with an explicit statement that semiotics, 'now a chic undertaking', did not commence just a couple of decades earlier with 'the semi-journalistic works of Roland Barthes'."

sa discipline et revendiqué par des chercheuses et chercheurs prêts à parier sur la reconnaissance institutionnelle qu'elle leur octroierait.

Encore faut-il doter cette émergence institutionnelle d'un *motif* ou d'un *prétexte* proprement épistémique. Dans *Les pratiques discursives du savoir*, j'ai associé l'émergence de la sémiotique à la constitution des langages comme point de vue épistémique sur les objets de communication. D'objets empiriques qu'ils sont pour les linguistes, les langages deviennent en sémiotique des formes dédiées à la description d'objets empiriques, telles les affiches publicitaires, les émissions télévisées, les histoires drôles ou les chroniques judiciaires, jusqu'alors seulement abordés par des enquêtes sociologiques.

J'ouvre une parenthèse pour observer qu'une telle définition est loin d'être originale. En réalité, en dehors du milieu des sémioticiennes et des sémioticiens, c'est toujours le sens que l'on accorde au mot *sémiotique*. Une étude sur l'emploi du mot *sémiotique* dans les sciences humaines et sociales se montrerait assurément édifiante (quoique le corpus soit si expansible qu'il la rendrait forcément partielle). Cela fait plusieurs années que je glane, au hasard des lectures, ces emplois du mot *sémiotique* faits par des non-sémioticiens. Les dernières occurrences que j'ai trouvées sont issues d'un livre de Donna Haraway, philosophe états-unienne qui s'est illustrée par une approche féministe de la philosophie des sciences ; on ne peut guère soupçonner l'autrice d'acointances avec le milieu de la sémiotique – son informateur le moins éloigné de ce milieu est probablement Bruno Latour. Je cite un peu largement un passage où le mot *sémiotique* apparaît afin que l'interprétation ne paraisse pas équivoque :

« Sato » est un terme d'argot de Porto Rico pour désigner les chiens des rues. J'en ai appris l'existence dans deux endroits : sur le site Internet www.saveasato.org et dans l'émouvant essai de Twig Mowatt paru dans le numéro d'automne 2002 de *Bark*, le magazine de luxe consacré aux cultures canines. Ces deux sites m'ont fait atterrir en plein dans les naturecultures de ce qu'il est poliment convenu d'appeler « modernisation ». « Sato » est à peu de choses près le seul mot espagnol auquel ces deux sources faisaient référence ; c'est cela qui m'a fait emboîter le pas en direction des trafics sémiotiques et matériels dans cette zone du monde cynophile (Haraway, 2018, p. 140).

Apparier *sémiotique* et *matériel*, comme Haraway le fait ici pour qualifier des « trafics » (c'est-à-dire un type de procès plutôt que des objets), exacerbe à la fois leur différence et leur qualité commune. Chacun de ces termes offre un point de vue à partir duquel il est possible de décrire des trafics (se rapportant, en l'occurrence, à des chiens), mais leur explicitation indique que dans l'expérience et l'observation les deux points de vue sont nécessairement conjugués. Sous l'éclairage d'une différenciation avec *matériel*, on déduit aisément que *sémiotique* renvoie aux organisations formelles qui s'instancient dans des artéfacts (site

Internet, magazine) non moins que dans le commerce d'animaux vivants. De telles organisations formelles commencent avec la diversité des langues dans le discours, par exemple un mot espagnol inséré dans un discours anglo-américain, mais ce n'est là que l'amorce d'un réseau complexe de systèmes de représentations sociales. (Je referme la parenthèse.)

Au titre de facilitateur d'un projet de constitution des langages comme objets formels et comme formes épistémiques d'objets empiriques, il y a moyen d'invoquer plusieurs traditions de pensée. La philosophie du langage anglo-américaine représente l'une d'elles, bien distincte de la tradition européenne ; la poétique slave (en y incluant, peut-être imprudemment, la pensée balte), une autre encore. Mais, alors qu'à prendre ces traditions une par une la qualification sémiotique demeure discutable, on peut observer que leur regroupement dans un projet théorique convergent la galvanise. À cet égard, Umberto Eco a certainement joué un rôle essentiel – c'est un point d'histoire sur lequel je souhaiterais avoir plus de lumières que je n'en ai. En tout cas, l'« appareil formel du langage », pour pasticher la célèbre formule de Benveniste, s'est imposé comme le fonds de commerce de toute approche sémiotique, y compris pour celles et ceux qui l'évoquent sans s'y dévouer.

La première observation consiste donc à poser que l'examen d'une relation entre Saussure, Hjelmslev et Greimas demande à conjuguer deux perspectives : il y a, d'une part, assez classiquement, une focale rapprochée décelant les points de contact théoriques entre leurs pensées ; il convient, d'autre part, selon une focale grand-angle, de voir comment cette relation institue une tradition sémiotique, par convergence ou congruence d'intérêts avec d'autres traditions également tenues pour sémiotiques.

Pour aborder ce second volet de la question, je voudrais à présent avancer deux autres observations, en guise de pistes à explorer.

Ma deuxième observation, donc, est relative aux schémas graphiques. On ne saurait prétendre que l'usage qu'en font Saussure, Hjelmslev et Greimas les singularise complètement au regard du discours d'autres linguistes et des penseurs en sciences humaines en général. Pourtant, je vois une persévérance dans l'emploi de ces schémas ainsi qu'un attachement à les faire évoluer qui sont à même d'instaurer une tradition de pensée dans le sens le plus pratique du terme. Faire de la sémiotique, dans cette tradition, c'est utiliser des schémas et proposer à leur endroit des transformations significatives et durables. Dans mon livre, j'ai suivi l'évolution du carré sémiotique dans les travaux sémiotiques, de ses premières ébauches jusqu'aux schémas tensifs (Badir, 2022, p.186-224). J'aurais pu, si j'avais voulu consacrer quelques dizaines de pages supplémentaires

à cet examen, remonter au schéma saussurien du signe et considérer également le schéma arborescent d'une sémiotique chez Hjelmslev.⁸

L'idée que la pensée s'exprime dans et par une forme de langage préférentielle concorde évidemment avec l'approche sémiotique elle-même. Elle n'a cependant rien d'exceptionnel. Il est communément admis que le langage formulaire soit le moyen d'expression employé en logique formelle ou, selon un autre type de formules, en chimie ; que la figure balisée et le plan fassent partie des moyens privilégiés des géomètres et des architectes ; que l'arbre soit utilisé en syntaxe ; que le tableau de chiffres soit employé par les économistes ; etc. En sémiotique, l'expression graphique sert à définir des concepts par une caractérisation différentielle. Il existe une affinité – une « affordance », selon le terme à la mode – entre le schéma et la conception sémiotique des concepts, au point que le schéma n'est pas adjacent mais bien inhérent à la théorie. Autrement dit, mon hypothèse est qu'en sémiotique le schéma offre la meilleure définition des concepts, ainsi que la plus utile à l'avancement de la pensée théorique.

L'usage de schémas graphiques se retrouve dans d'autres traditions sémiotiques. De plus, il est approprié dans le cadre d'études sémiotiques réalisées à l'extérieur des académies (dans les agences de consultance). Il y a là, visiblement, une marque de fabrique. Sauf très récemment (Perusset, 2022), les sémioticiennes et sémioticiens qui rendent compte de la sémiotique ne s'en sont pourtant guère soucié. Comme s'ils et elles tenaient à l'oubli de leur implication dans l'objet étudié.

Ma troisième observation porte sur le domaine où les idées de Saussure, de Hjelmslev et de Greimas ont le plus porté. Réflexion faite, quand on essaie de serrer ce domaine de près, au plus précis de leur incidence théorique, il s'agit à chaque fois de la sémantique. Pour Greimas, cela va sans doute de soi ; les concepts de sème et d'isotopie élaborés par Greimas sont au cœur de sa théorie et sont restés primordiaux pour la sémiotique, même si le concept d'isotopie a connu, dans les développements postérieurs, plusieurs avatars (parmi lesquels je compte les concepts de style, de forme de vie, de cours d'action, de thème, de *pattern*, etc.). Permettez-moi d'expliquer cette idée au sujet des deux autres auteurs.

Au fond, n'est-il pas légitime de considérer que les idées les plus novatrices que Saussure a eues en linguistique générale concerne à chaque fois la place du sens dans l'appareil formel du langage ? Je voudrais en prendre à témoin deux concepts phares sur lesquels j'ai eu l'occasion de me pencher et qui sont au demeurant fortement corrélés l'un à l'autre : l'arbitraire et le négatif. Ce qu'il m'importe ici d'indiquer est que la puissance théorique de ces concepts est plus élevée, plus audacieuse, quand ils s'appliquent au signifié plutôt qu'au signifiant.

⁸ D'autres de mes travaux s'y consacrent : voir Badir (2017) pour le schéma saussurien ; Badir (2014, p. 79-140) pour les graphes hjelmsléviens.

L'arbitraire, d'abord. L'application du concept d'arbitraire dans le cadre de l'étude des langues et du langage n'est évidemment pas initiée par Saussure. Dans leur *Logique* de 1662, Arnaud et Nicole remarquaient déjà qu'« Il y a une grande équivoque dans ce mot d'arbitraire, quand on dit que la signification des mots est arbitraire » (Arnaud et Nicole, 1992, p. 37), sous-entendu que son usage, quand il est appliqué aux mots eux-mêmes (à leur signifiants), est en revanche tout à fait légitime et évident. Les exemples les plus clairs dans le *Cours* sont effectivement relatifs aux signifiants : la suite des sons s – ö – r est arbitraire par rapport à l'idée de sœur ; les mots *bœuf* et *Ochs*, si dissemblables, ne peuvent être qu'arbitraires par rapport à l'animal qu'ils désignent tous deux, en français et en allemand. Les notes manuscrites, toutefois, apportent d'autres exemples sur lesquels il vaut la peine de se pencher. Dans la partie du cours consacrée à la valeur, juste après l'exemple de *mouton*, *mutton* et *sheep*, Saussure avance un exemple qui ne concerne que le français. Cet exemple produit une sorte d'expérience de la pensée : « Deux synonymes ne vivent que l'un vis-à-vis de l'autre, que l'un par l'autre. Même allons plus loin : *chien* désignera le loup, tant que le mot *loup* n'existera pas » (Saussure, 1968, p. 261C). La première phrase vise l'illustration du concept de valeur linguistique. La seconde apporte une autre leçon : le changement possible d'une valeur. La façon la plus plausible de penser ce changement de valeur est dans le temps, mais il peut être absolutisé à n'importe quel facteur (*tant que...*). Dans cet exemple, la valeur de chien est arbitraire dans un sens qui n'a rien à voir avec ceux que les commentateurs retiennent ordinairement. Ce n'est pas qu'elle soit non « motivée » (il y aurait au contraire diverses raisons à considérer pour que la valeur de *chien* assimile, d'une part, les loups et les chiens, d'autre part, les distingue) ; ce n'est pas non plus qu'elle soit conventionnelle (ce n'est pas par une convention similaire à, mettons, la possibilité d'appeler quelque souris particulière *animal de compagnie* qu'on pourrait appeler *chien*, en général, le loup). En fait la valeur de *chien* est arbitraire en ce sens que la langue l'impose. Le système de la langue a un pouvoir décisionnel analogue à celle d'un juge : ses valeurs ne se discutent pas.

Je passe au négatif. Pour beaucoup de commentateurs, *négatif* peut être vu, dans le cadre de la théorie saussurienne, comme un synonyme de *différentiel*. Je peux me ranger à cette interprétation. J'en privilégierai toutefois ici le terme pour faire apparaître l'originalité du concept lorsqu'il est appliqué au signifié. Certes, la leçon du *Mémoire*, qui concerne le signifiant, est mémorable. Elle est parfaitement claire sur sa négativité, puisque les coefficients sonantiques dégagés en raison de leur fonction différentielle dans le système des langues sont demeurés des boîtes noires, c'est-à-dire sans caractérisation phonatoire, et que Saussure les a conventionnellement désignés, dans le métalangage du *Mémoire*, par les majuscules A et Q. Depuis que Kuryłowicz est parvenu à déchiffrer le hittite, on a une bonne idée de la façon dont ces phonèmes se prononçaient dans cette langue, et cette façon est distincte de la réalisation de

tout autre phonème du hittite. La déduction théorique a donc été confirmée par quelque découverte à teneur empirique. C'est ce qui n'arrivera jamais du côté du signifié. De quelque manière qu'on l'aborde, dans la régularité d'une langue ou dans la singularité d'un texte (d'une lecture de texte, pour être précis), le signifié est une entité « psychique ». Cela étant admis, le signifié ne peut être que strictement négatif, une boîte noire semblable aux coefficients sonantiques avant la découverte de Kuryłowicz. Un passage du manuscrit « Science du langage », coordonnant les trois grands concepts d'arbitraire, de différent (dans *indifféremment*) et de négatif, donne à méditer là-dessus :

Quand un philosophe ou un psychologue, à la suite de ses méditations, par exemple sur le jeu de nos facultés, entre en scène avec un système qui fait table rase de toute notion précédente, il ne s'en trouve pas moins que toutes ses idées, si neuves, si révolutionnaires qu'elles soient, peuvent venir se classer sous des termes de la langue courante, mais en tout cas qu'aucune ne peut indifféremment venir se classer sous les mots existants, fussent-ils parfaitement arbitraires, comme *raison* ou *intellect*, ou sous celui d'*intelligence* ou sous celui d'*entendement*, de *jugement*, <de> *connaissance* etc. ; et que D'AVANCE il y a un certain terme qui répond mieux que d'autres aux nouvelles distinctions. Or la raison de cette propriété, encore une fois, ne peut être que négative, puisque la conception qu'on y introduit date d'hier et que tous les termes en question n'étaient pas moins délimités le jour d'avant dans leur valeur respective (Saussure, 2011, p. 193-194).

Aux idées neuves on serait presque prêts à reconnaître quelque positivité : le philosophe ou le psychologue a l'impression de les avoir créées, en fonction des définitions qu'il en donne. Supposons, comme Saussure nous y invite, que le concept nouveau à envisager soit désigné par *intellect*. La désignation peut être tenue pour conventionnelle si, par exemple, lors de l'introduction du concept en question, l'auteur emploie la tournure *Convenons d'appeler « intellect »...* Elle n'est pas pour autant indifférente, parce que la langue impose un choix entre différents termes disponibles, dont chacun est déjà pourvu d'un signifié. La convention est donc limitée ; elle revient en fait à dire : « Convenons d'appeler *x* plutôt qu'*y* ou *z* » ou « ... *x* et non pas *y* ni *z* ». Le concept a beau être nouveau, en tant qu'il est exprimé au moyen d'un signe linguistique il est *toujours déjà* la négation d'autres signifiés, renvoyant, dans le discours philosophique, à d'autres concepts. Supposons à présent que ledit concept d'*intellect* soit l'occasion d'un néologisme (qu'il soit autrement désigné, donc, que par le mot *intellect*). Le néologisme ne sera pas non plus choisi au hasard : la langue même, en fonction d'une motivation interne à son système, impose qu'il ne le soit pas. Supposons malgré tout que la désignation soit tenue pour totalement conventionnelle, tel un symbole logique. En aurions-nous fini avec la négativité de la langue ? Bien sûr que non. Les termes définissant le concept sont encore soumis aux mêmes

propriétés de choix imposé, avec la conséquence rigoureusement régulière que le symbole logique sera d'abord défini par le rejet de tous les autres termes possibles (ce dernier cas trouve une illustration éloquente avec l'*objet a* lacanien).

En termes proto-hjelmsléviens, dire d'un signifié qu'il est strictement défini par ce que ne sont pas d'autres signifiés revient à mettre en évidence sa naturelle *formelle*. Or il me paraît que la constitution formelle du signifié est très difficile à concevoir. Il est intuitivement plus aisé d'admettre l'existence de signifiants formels (ou formes d'expression), parce que les signifiants formels ressemblent quelque peu à des « concepts » appliqués au champ de l'expression : le phonème A, si l'on n'y prend garde, est assimilé à une représentation mentale de sons. En revanche, faire l'hypothèse de signifiés formels (ou formes de contenu) oblige directement à admettre que *l'esprit ne peut pas s'en saisir*, du moins pas directement (positivement). Ainsi que l'a noté Saussure, l'union d'un signifiant et d'un signifié est une simplification : « sans cette fiction, l'esprit se trouverait littéralement incapable de maîtriser une pareille somme de différences, où il n'y a nulle part à aucun moment un point de repère positif et ferme » (Saussure, 2011, p. 105). La leçon de la négativité du signifié est donc là où la linguistique générale porte le plus : dans la différence ontologique qu'elle implique entre le concept philosophique et l'image mentale des psychologues, d'une part, et le signifié, d'autre part.

J'ai été trop bavard au sujet de Saussure pour m'appesantir à présent sur Hjelmslev. Je rappellerai simplement que *La catégorie des cas* est une étude de formes de contenu dont le système est dégagé pour plusieurs langues ; que le statut théorique de la sémantique, ou de ce que Hjelmslev appelle la « plérématique » (beau cas de néologisme savant), est la pointe abrasive de la théorie du langage (en même temps, à mon avis, que la limite où elle s'affole) ; enfin que le concept de connotateur, en tant que forme de contenu dépendante d'un système complexe, est fondamental pour la mise en valeur des systèmes sémiotiques de la première période (la littérature, mais aussi la mythologie et l'histoire, sont des systèmes connotatifs).

Je conclus cette réponse en revenant à la comparaison avec Peirce. Pour Saussure, Hjelmslev, Greimas, le système est une quête, l'objet de toutes les attentions. Ils *découvrent* le système dont l'extension est sans cesse reculée : du plan de l'expression vers le plan du contenu ; du plan du contenu d'une langue vers le plan de contenu d'autres systèmes basés sur les systèmes premiers des langues, avec la possibilité (ou la tentation) de détacher ces systèmes de l'étude des systèmes des langues. Cette découverte, il faut la faire encore et encore, la vérifier sans cesse : description, empirisme. Au contraire, chez Peirce, il n'y a rien à décrire, rien à découvrir ; mais il faut penser et inventer le système théorique des types de signes.

3. Depuis quelques années, la question des « limites du texte » ou de la textualité est à l'ordre du jour de la sémiotique. On trouve des propositions d'intégration de niveaux de pertinence sémiotique au-delà des limites classiques du texte en tant qu'objet fini et stabilisé. Dans quelle mesure cette question à propos d'une telle expansion est-elle nécessaire ? La possibilité de cette expansion n'était-elle pas déjà codifiée et contenue, en quelque sorte, dans les principes fondateurs de la discipline en tant que telle ? Quelle est la raison (ou le « hidden agenda », pour parler de façon provocatrice) d'un tel élargissement ?

Le concept de programme de recherche est bien fait pour justifier un changement de direction, c'est-à-dire pour rendre « nécessaire » une nouvelle proposition dans le cadre d'une théorie d'ensemble soutenant l'activité d'une communauté de chercheuses et chercheurs. Si l'on a en visée l'histoire d'un domaine de savoir, il n'est pas rare que le programme de recherche soit rédigé de manière entièrement rétrospective : l'historien du savoir apporte une cohérence au domaine en lui conférant *a posteriori* une dynamique interne de transformation. Lorsqu'en revanche on endosse un rôle énonciatif de théoricien, le programme de recherche allie toujours l'existant et l'à-venir. L'existant, pour la question qui nous concerne, est donc l'état actuel de la théorie sémiotique. La relation entre Saussure, Hjelmslev et Greimas, par exemple, fait partie la théorie sémiotique dans son état actuel, en ce sens qu'elle peut être invoquée comme tradition à partir de laquelle celle-ci s'élabore, quoiqu'elle ne suffise évidemment pas à la décrire. Il faut au moins un quatrième nom, faisant suite à ces trois premiers, pour envisager le programme de recherche actuel de la sémiotique : le nom d'un théoricien actif dans ce domaine. Même si la compétition académique laisse, en principe, le pari ouvert sur qui est à même de succéder au sein de cette tradition, le nom de Jacques Fontanille domine largement. C'est à lui en tout cas que l'on doit l'introduction dans la théorie sémiotique du concept de « niveau de pertinence » évoqué dans votre question. Suggérer, comme vous le faites, que l'expansion des niveaux de pertinence sémiotique soit contenue « dans les principes fondateurs de la discipline en tant que telle » montre à quel point vous avez déjà fait vôtre le concept épistémologique de programme de recherche et admis son incidence dans la réflexion que l'on peut avoir au sujet d'un domaine de savoir donné.

Les épistémologiques antirationalistes à la Feyerabend s'en gausseraient pourtant : si la question des limites du texte se pose *maintenant*, comment la tradition aurait-elle pu la prévoir ? Saussure n'évoque guère le texte ; Hjelmslev ne parle pas de ses limites ; et chez Greimas même la question a-t-elle le sens

que vous lui donnez ? Que de gloses, d'ailleurs, pour une pauvre petite phrase qui lui aurait échappé lors d'une conférence !⁹ Seul l'état actuel de la recherche sanctionne l'importance que la question a prise en sémiotique, et aucun énoncé ne prédit cette importance dans les travaux des auteurs considérés, vous serait-il rétorqué.

En fait, telle qu'elle se pose aujourd'hui, la question de l'élargissement du texte, ou de l'expansion de l'analyse sémiotique au-delà de ses limites, ne peut laisser inchangée la théorie. La propension à aller la placer dans les principes fondateurs indique que cette question est susceptible de se rapporter à la *constitution* même du domaine sémiotique. À nouveau, je tiens à souligner que la question de l'expansion se pose pour la sémiotique très différemment de la façon dont elle se pose, par exemple, pour la linguistique au moment du rayonnement de sa méthode structurale, ou pour l'anthropologie, quand celle-ci étend son champ d'action aux sociétés occidentales ou aux anciennes civilisations. Sans doute les applications nouvelles peuvent-elles exercer, dans ces domaines, un certain pouvoir de transformation sur les postulats théoriques et méthodologiques ; mais elles ne sont pas capables de mettre en cause que la langue, pour l'une, la société humaine, pour l'autre, soient les objets *définis* par ces postulats. La sémiotique, en revanche, dans le cours de sa recherche théorique, a remis en cause à plusieurs reprises le postulat que le texte soit l'objet de ses travaux. Le discours, les pratiques, la ou les cultures sont autant de prétendants à constituer l'objet sémiotique, dans la tradition même tressée au départ de Saussure.

Pour avancer qu'un programme de recherche réside dans ce changement d'objet, il faut faire l'hypothèse que le *geste de constitution* soit ce qui est visé par le projet même de la sémiotique, dès Saussure. Il faut, autrement dit, quelle que soit la patience des applications, leur efficace épistémique et leur portée sociale, que le projet sémiotique soit précisément celui d'une reformulation sans cesse rejouée de son objet. C'est ce que j'ai tenté de montrer dans *Pratiques discursives du savoir*, en approfondissant plus particulièrement ces enjeux dans le cas du geste inaugural produit par Saussure.

⁹ Je fais allusion, comme beaucoup l'auront deviné, à l'énoncé « Hors du texte, point de salut ! ». Le seul document qui atteste que Greimas en soit l'auteur est une *transcription* de conférence qui a paru en 1974 dans une revue brésilienne à diffusion très limitée, avant sa remontée des limbes par Internet : « L'Énonciation : une posture épistémologique », in *Significação – Revista Brasileira de Semiótica*, 1, Centro de Estudos Semióticos A.J. Greimas, Ribeirão Preto (SP), p. 9-25. (Informations aimablement fournies par Carolina Lindenberg Lemos.) Sans doute Jean-Marie Floch (2002, p. 3) a-t-il largement contribué à la circulation de cette formule qu'il prétendait tenir de son maître ; la valeur documentaire de son témoignage est toutefois plus qu'indirecte ; elle est soumise aux vicissitudes de la réminiscence déformatrice. Quoi qu'il en soit, la phrase est désormais nimbée de l'aura de la légende. La petite phrase de Greimas, comme celle de Vinteuil, réapparaît çà et là, à des moments et dans des endroits où on ne l'attend plus, par exemple dans un appel à communication pour le colloque qui s'est tenu à l'université Paris Saint-Denis en décembre 2022 sur le thème des « Sémiotiques de terrain ». La première version (avant ma relecture) de cet appel la donnait comme une devise dictée par Greimas aux sémioticiennes et sémioticiens.

Le geste saussurien est profondément ambivalent, à mon avis. D'un côté, la sémiologie est présentée comme une possibilité d'expansion de la théorie et de la méthode contenues dans la linguistique générale à d'autres objets que les langues. Cette présentation n'avance pas un programme de recherche, ni même un projet, mais une simple hypothèse : la méthode d'analyse linguistique vaut pour d'autres objets empiriques que les langues de sorte qu'on pourrait appeler « sémiologie » la science qui prendrait en charge ces analyses. Cette hypothèse cadre parfaitement avec l'épistémologie qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, exerce une influence prépondérante sur les domaines de savoir centrés sur le monde humain, à savoir l'épistémologie positiviste. D'un autre côté, cependant, cette hypothèse d'expansion n'a pas d'autre but, chez Saussure, que de repositionner la théorie linguistique et son objet tout autrement qu'ils l'ont été par ses prédécesseurs. La sémiologie est alors une manière de fixer dans une représentation concrète la réorganisation de *tous* les domaines de savoir centré sur le monde humain, en ce compris l'histoire, la psychologie et la sociologie naissante. Il lui serait ainsi confié une tâche qui intéresse directement l'épistémologie. L'ambivalence de l'inauguration de la sémiologie comme « science des signes » fait en effet deviner un geste énonciatif plus puissant : celui de la constitution de l'objet sémiologique, tel que cette constitution met radicalement en cause l'organisation des savoirs en place. Il n'est pas étonnant si ce geste laisse la sémiotique éternellement inquiète de son objet : c'est la mission à teneur épistémologique qui lui revient.

Waldir Beividas (2017) a remarquablement mis en avant la continuité des pensées de Saussure, Hjelmslev et Greimas sur la portée épistémologique de la sémiotique, en les démarquant de pensées, notamment celles de Cassirer et Merleau-Ponty ou, plus récemment, de Francisco Varela, auxquelles on accorde plus volontiers une visée épistémologique. Je souscris entièrement à sa lecture, à la fois interne et comparative, de la portée épistémologique contenue par la pensée sémiotique. J'y ajoute une portée *gnoséologique*, c'est-à-dire relative à l'organisation des savoirs. Car la constitution sans cesse rejouée de l'objet sémiotique a forcément une répercussion sur les rapports de la sémiotique aux autres domaines de savoir (même si cette répercussion n'est ressentie que par ses théoriciennes et théoriciens) et la porte à jouer, au moins comme horizon propre à son discours, un rôle d'organisation des savoirs.

À certains égards, la théorie des niveaux de pertinence sémiotique de Jacques Fontanille¹⁰ peut prétendre à ce rôle gnoséologique. Chaque niveau de pertinence apparie un objet avec un mode d'investigation caractéristique d'un autre domaine du savoir. Le niveau inférieur, celui des signes, est réglé sur l'analyse linguistique. Le niveau des textes relève de l'interprétation, comme elle

¹⁰ Je me réfère dans les propos qui suivent à la première version de cette théorie, telle qu'elle a paru dans l'article de Fontanille (2004).

fut longtemps l'apanage de la critique littéraire. Le niveau directement supérieur, celui des objets, semble surtout s'inspirer, dans les analyses que l'auteur en a proposées, des descriptions ethnographiques d'objets culturels. Ensuite, les niveaux des scènes prédicatives et des stratégies se conforment à des points de vue bien étayés en sociologie. Enfin, les formes de vie et les cultures intègrent des préoccupations bien présentes en psychologie comportementale, en éthique philosophique ou en théorie de la littérature. La perméabilité de la théorie sémiotique à ces influences externes ne date évidemment pas d'hier, mais le geste de synthèse de Fontanille a cette originalité de chercher à les ressaisir dans une nouvelle constitution de l'objet sémiotique, dont le plan de l'expression se voit diffracté et stratifié. On pourrait se demander toutefois si, ce faisant, cette théorie n'est pas frappée par la même ambivalence que l'inauguration saussurienne : d'un côté elle semble étendre l'application de la théorie sémiotique existante à d'autres objets que les textes, quoique d'un autre côté elle donne à repenser de fond en comble l'objet qui est le sien. En une formule : s'agit-il de sortir des limites empiriques du texte, ou plutôt de sortir le texte de ses anciennes limites théoriques ? J'ai l'impression que cette ambivalence anime le programme actuel de la recherche sémiotique.

Pour souligner l'enjeu de ce programme, il convient de se pencher sur le statut très particulier conféré aux applications en sémiotique. Louis Hébert (2018) propose de distinguer une sémiotique théorique et une sémiotique appliquée, puis encore, au sein de cette dernière, une sémiotique applicable et une sémiotique appliquante. La sémiotique théorique est pour lui celle des pères fondateurs (Saussure, Hjelmslev, Peirce), lesquels ont écrit sur la sémiotique avant son institution académique. La quasi-totalité des écrits sémiotiques de référence (de Barthes, Greimas, Lotman, Eco, Groupe μ , etc.) sont en revanche classés en sémiotique applicable. « Applicable » signifie qu'une théorie sémiotique a été conçue en vue de son application à des objets empiriques, présentant des concepts et des procédures méthodologiques. Dans les travaux de sémiotique applicable, il y a sans doute des exemples analysés, mais ils valent précisément pour cela : des exemples d'analyse.

Il suffit de lire le sous-titre du *Maupassant* de Greimas pour s'en convaincre : *La sémiotique du texte : exercices pratiques*. L'analyse et l'interprétation du conte de Maupassant ne valent que pour exercice dans le cadre d'une méthode à tester – la faisabilité de son exécution, son rendement interprétatif –, non pour elles-mêmes. Le programme sémiotique de recherche dessiné dans le livre n'invite pas, de près ni de loin, à poursuivre les « exercices pratiques » de cette théorie sur d'autres contes de Maupassant, d'autres contes en général, ni sur n'importe quel autre texte narratif. On pourrait juger de même des gestes programmatiques que contiennent les écrits de Barthes, de Lotman ou d'Eco : les analyses qu'ils présentent sur des œuvres choisies n'appellent pas

vraiment leur poursuite sur d'autres œuvres. En cela, la manière de faire en sémiotique se montre très différente de ce qui a lieu dans la plupart des autres domaines en sciences humaines. Lorsqu'un linguiste propose l'analyse d'un fait de langue selon une méthode remarquée par la communauté, d'autres linguistes s'en emparent aussitôt pour la tester sur d'autres langues ; lorsque la lecture d'un texte littéraire est inspirée de notions théoriques, en vue par exemple d'une lecture féministe ou postcoloniale, les chercheuses et chercheurs lui donnent écho en faisant la lecture d'autres œuvres littéraires selon la même approche ; ou lorsque les éthologues échangent entre eux des manières d'observer, d'analyser et de penser, le plus souvent ils le font par la comparaison des spécificités de la société animale qu'ils et elles ont choisie pour terrain. À chaque fois, c'est la connaissance de l'objet *comme il fait partie du monde* qui importe le plus. Au contraire, en sémiotique, les objets, quelle que soit la minutie de leur description et quelle que soit leur réputation (ce peut être, par exemple, la *Recherche du temps perdu* ou l'œuvre de Stanley Kubrick), servent seulement de *prétextes* à une démonstration d'efficacité analytique.

Je crois que cette attitude si attachée à la théorie et à la méthode explique la raison pour laquelle la sémiotique du cinéma, la sémiotique de la bande dessinée ou la sémiotique des genres paralittéraires, entre autres « sémiotiques appliquantes », ne sont pas parvenues à se rendre pérennes. Celles et ceux qui se sont formés à cette sémiotique et lui ont consacré, bien souvent, leur thèse de doctorat ont fini par s'en éloigner parce que les objets d'analyse leur tenaient plus à cœur que la méthode d'analyse. Les études sur le cinéma, la bande dessinée, les genres paralittéraires, etc. forment des communautés de recherche bien plus attrayantes, à leurs yeux, que la communauté sémiotique.

Dans le même sens, permettez-moi de rapporter un geste discursif que je tiens pour particulièrement éloquent au sujet des manières de penser sémiotiques. Dans la préface qu'il a donnée au livre d'Alain Perusset (2020), Jacques Fontanille a cette formule, énoncée dans le cours du texte puis réitérée en guise de conclusion : « Un sémioticien est né ! » (p. 14 et p. 16). À quoi peut tenir une telle marque de distinction ? À ceci que le livre de Perusset ne s'organise pas autour d'une application du concept de forme de vie sur un cas particulier, même si les exemples ne manquent pas ; il ne produit non plus un commentaire des écrits autour de ce concept en vue d'une histoire des idées ou d'une étude épistémologique, quoique les auteurs qui l'ont promu soient largement présents ; mais sa visée première est de mener une discussion à propos de l'applicabilité du concept de forme de vie et propose des résolutions théoriques et méthodologiques pour rendre cette applicabilité meilleure. Voilà ce qui, à mon avis, vaut à l'auteur son adoubement au rang de sémioticien.

Une dernière observation à ce propos : quand Greimas (1976, p. 7) évoque la sémiotique sous la forme d'un « projet », peut-être faut-il entendre d'abord

ceci : que la sémiotique s'accomplit dans un projet appelé à demeurer ouvert et inachevé dès lors que le programme qu'elle déroule consiste à revenir sans cesse sur la constitution de son objet et les fondements de sa méthode d'investigation, quand bien même elle se veut « empirique », c'est-à-dire *applicable* à des objets du monde.

4. Pour peu qu'on s'essaie à la réflexion sur les conditions de possibilité d'une telle expansion, on expérimente l'impression que cela impliquerait une « invasion » sur le terrain d'autres disciplines, des sciences humaines, des sciences appliquées. Cette impression n'a en soi rien de surprenant, elle semble au contraire inhérente à tout savoir qui se veuille « critique ». Aujourd'hui, un lecteur non expert expérimente facilement une sorte d'« agoraphobie » face au relatif manque de repères pour identifier la limite entre la sémiotique et la sociologie (pour ne citer que deux disciplines qui nous sont proches). On a l'impression qu'il y aurait une multiplicité d'objets, une multiplicité de visées à l'intérieur d'une même théorie et une multiplication des théories elles-mêmes. Quel est selon vous la spécificité de la sémiotique vis-à-vis cette situation ? Il semblerait plutôt difficile de défendre une position selon laquelle cette multiplication méthodologique serait liée à la multiplication des objets d'analyse. Est-ce que ce serait envisageable de faire un bilan cohérent de cette interdisciplinarité si dispersive ? Sous quelles conditions ?

Les disciplines de savoir ont ordinairement des moyens de définition, soit autour d'un territoire (donné) d'objets empiriques, soit autour de l'objectivation (constructrice) d'un territoire. Exemple du premier cas : les études littéraires ; exemple du second cas : la psychologie. Naturellement, les limites disciplinaires sont toujours questionnables et révisables, mais, en-deçà de ces limites, il y a un domaine de recherches faisant consensus. On peut s'interroger sur les limites de la littérature, se demander par exemple si les slogans écrits sur les murs n'ont pas quelque chose de littéraire ; on le fera toujours néanmoins par rapport à une norme établie et peu négociable. On peut chercher à donner des contenus linguistiques ou littéraires aux émotions et aux sentiments, et cela intéressera éventuellement la recherche en psychologie, mais les méthodes scientifiques dérivées des sciences du vivant ont un ascendant dans ce domaine suffisant à faire le départ entre les recherches en psychologie et d'autres formes d'objectivation des émotions et sentiments.

Un problème gnoséologique majeur que posent les disciplines est celui de leur imbrication les unes dans les autres. Par exemple, admettra-t-on de dire qu'au sein des études littéraires la théorie littéraire forme une discipline à part entière ? Sans doute pas ; l'autonomie des recherches en théorie littéraire n'est pas suffisante pour cela ; actuellement elle n'est d'ailleurs plus souhaitée. Par contre, au sein des recherches en psychologie, la psychanalyse n'est-elle pas, quant à elle, une discipline ? Ici, la question est plus délicate à trancher, d'autant que les paramètres à prendre en considération pour la définition disciplinaire sont multiples. Un domaine de savoir peut être tenu pour une discipline dans le cadre des revues spécialisées, et non dans le cadre de l'enseignement (où la psychanalyse est ramenée à une « matière » du cursus ou une « branche » du domaine de formation).

En réalité, l'organisation des domaines de savoir est une activité incessante et extrêmement labile, tiraillée entre des enjeux internes aux domaines et des forces externes sur lesquelles les chercheuses et chercheurs ont peu de prise (variations de la demande sociale, décisions politiques relatives à l'enseignement et à la recherche, évolution des normes et des pratiques socioculturelles, etc.). Du point de vue interne, cette organisation dynamique est moteur d'interdisciplinarité, c'est-à-dire de relations entre les disciplines et de création de nouveaux domaines du savoir. Considérez par exemple le cas du domaine connu en France sous l'appellation de « génie urbain » : des masters sont proposés sous ce nom, des thèses sont réalisées dans ce domaine. Le génie urbain demeure cependant entièrement tributaire d'autres domaines aux territoires plus larges et mieux établis (le génie civil, l'urbanisme, l'architecture, le management et les sciences de l'environnement, notamment). Il constitue dès lors, du point de vue de ses théories et de ses méthodes d'investigation, un domaine interdisciplinaire plutôt qu'une discipline à part entière. Reste que l'accroissement de la recherche dans ce domaine, avec le succès rencontré par ses cursus d'enseignement, peut à la longue lui faire prendre son indépendance vis-à-vis des disciplines formatrices. Car le destin gnoséologique d'un domaine est ordinairement pris dans cette alternative : soit il se constitue à l'horizon d'une autonomie disciplinaire, soit il finit par disparaître.

Le cas de la sémiotique me paraît se démarquer des domaines que je viens d'évoquer, et son destin sortir des modalités gnoséologiques ordinaires. Les territoires d'objets empiriques que se donne la sémiotique sont très variés et aucun d'entre eux ne paraît avoir de prédilection. La version anglaise de *Wikipédia* dénombre à l'entrée « Semiotics » vingt-sept territoires (*subfields*) investis de manière collective – six de plus qu'au moment de la rédaction de *Pratiques discursives du savoir*. Davantage que leur nombre, c'est l'hétérogénéité de leur ensemble qui frappe. Quelles relations un domaine pourrait-il établir entre la biologie (*biosemiotics*), le droit (*law and semiotics*), le design (*design semiotics*)

et le « structuralisme » ? Aucune qui soit recevable dans la classification des sciences. Pourtant, dans le relâché même de son catalogage, l'encyclopédie en ligne ne fait que refléter la diversité des thèmes abordés dans les congrès et les revues non thématiques produits sous la bannière sémiotique. Par ailleurs, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de l'évoquer, les modes d'objectivation du territoire sont également fluctuants. Cela, qui s'observe dans la tradition de pensée reliant Saussure à Fontanille en passant par Hjelt et Greimas, vaut *a fortiori* si l'on prend en compte les autres sensibilités théoriques. Le signe, le sens, le langage même ne sollicitent pas assez d'intuitions intellectuelles, quant à leurs voies d'accès et aux méthodes d'investigation, pour susciter un consensus sur l'horizon épistémique des recherches sémiotiques.

Dans *Pratiques discursives du savoir*, j'ai avancé cette proposition, à propos de la régulation gnoséologique inhérente à la sémiotique, que l'interdisciplinarité qui s'y trouve à l'œuvre dissocie deux caractères en principe associés : l'autonomie et la constitution disciplinaire. La sémiotique a acquis une forme d'autonomie – d'aucuns diraient, tant cette particularité dérange, un régime d'autarcie – sans avoir résolu en aucune façon les hétérogénéités de son territoire et de sa théorie. À la limite, on pourrait dire qu'elle est foncièrement *indisciplinée* : l'interdisciplinarité qui la stimule ne se déploie pas à l'horizon d'une constitution disciplinaire.

Il est plausible que les domaines doués d'une force d'autoconstitution soient moins contraints que les autres par le carcan disciplinaire. Le cas sémiotique ne serait donc pas isolé. La philosophie, les mathématiques ou, pour prendre un cas contemporain de l'émergence de la sémiotique, les *Cultural Studies* me paraissent être tout aussi peu disciplinés et disciplinables.

Dans l'hypothèse qu'une interdisciplinarité intrinsèque, non disciplinable, organise légitimement la recherche sémiotique et justifie ses hétérogénéités, il convient de s'interroger sur la manière dont ce statut d'exception est vécu de l'intérieur. Il ne faut pas, hélas, se faire trop d'illusions. Le poids des normes disciplinaires, dans la situation actuelle de libéralisation mondialisée du savoir, est très contraignant et peut être ressenti durement, surtout en début de carrière académique.¹¹ Ces normes disciplinaires, en l'occurrence, sont avant tout gnoséologiques : elles imposent un mode d'organisation et de constitution des domaines de savoir, même lorsqu'elles encouragent certaines formes d'interdisciplinarité. On le constate, par exemple, à propos des exigences de plus en plus hystérisées relatives aux corpus par les instances de régulation de la recherche (normes éditoriales des revues scientifiques, critères d'évaluation, modèles de rédaction pour le financement des projets, etc.) : l'établissement des corpus ne suffit plus, il faut encore produire le moyen de les exhiber, car la

¹¹ On trouve un bon échantillon des manières dont les sémioticiennes et sémioticiens de toutes les traditions « racontent la discipline » dans les travaux stimulants de Chávez Herrera (2022a ; 2022b).

démonstration des compétences commence par une délimitation territoriale valant pour objectivation. La recherche sémiotique, avec son absence de territoire assigné, n'est pas favorisée par de tels réquisits. Lorsqu'une relative sécurité professionnelle est acquise dans l'académie, le statut marginal de la sémiotique est plus facile à supporter, sans doute. Nombreux sont celles et ceux, néanmoins, qui adhèrent au discours dominant de l'organisation du savoir et exigent de la sémiotique un retour à des normes disciplinaires censées faciliter la reconnaissance des activités et travaux produits dans le domaine. Une attitude « critique » demeure indispensable, encouragée (mais non garantie) par la marginalité et les difficultés gnoséologiques que connaît le domaine.

À cet égard, le parcours de Roland Barthes m'a toujours paru exemplaire. Les risques qu'il a consentis, tout au long de sa carrière accidentée, n'ont pas été rabotés par son accession au Collège de France. Au contraire, il osa dans le cadre de cette prestigieuse institution, où il occupa une chaire de sémiologie littéraire (la seule qui fut jamais accordée dans ce domaine), des manières de penser et de produire du savoir qui surprennent par leur audace et sont, aujourd'hui encore, riches d'enseignement. La critique chez Barthes n'est pas glorieuse ; elle ne prétend pas faire de la sémiotique un savoir surplombant les disciplines, « métascience » ou « théorie universelle », susceptible de révéler les « conditions du sens » ou les « fondements de la signification ». Sa critique est *déceptive*. Elle se construit sur ses faiblesses conceptuelles, ses ratés de communication, ses échecs objectifs ; et, en les mettant en scène, elle en tire une force nouvelle, applicable à d'autres situations et transférable vers un grand nombre de domaines en sciences humaines. L'exemple qui me vient en tête n'est pas anodin : il présente un cas extrême de cette mise en scène. À la fin d'un cours, une auditrice fait remarquer au professeur, par un billet écrit, que ce qu'il a dit ce jour-là à propos de Bouddha n'est pas juste. La semaine suivante, en début de cours, Barthes relate à l'assemblée, comme il en avait pris l'habitude, le contenu de ce billet puis répond, « paradoxalement mais fermement », qu'il n'interprète jamais : « j'essaie de créer, d'inventer un sens avec des matériaux libres, que je libère de leur "vérité" historique, doctrinale » (Barthes, 2002, p. 98). Comment faut-il comprendre cette réponse ? Il ne s'agit évidemment pas d'une parade, car rien ne l'obligeait à répondre. Or cette réponse commence par un aveu de faiblesse : comment Barthes pourrait-il ne pas interpréter ce qu'il rapporte de la parole d'autrui ? N'est-ce pas paradoxal, pour un maître du sens tel que lui, de dénier toute interprétation ? Il est bien établi, selon n'importe laquelle des traditions sémiotiques, que le langage ne saurait être transparent. Mais peut-être peut-on alors essayer de « réinitialiser » le langage, ainsi qu'on le fait du système informatique. Cela s'envisage, par exemple, au moyen d'une recherche du sens étymologique (grec) de mots français ; Barthes l'avait fait à de nombreuses reprises l'année précédente, lors du cours consacré au vivre ensemble. Cela est également possible à partir de pensées ésotériques, ainsi que devait l'être celle

des écrits de la spiritualité chinoise pour le public intellectuel français à la fin des années 1970. Ces tentatives, *forcément inabouties*, peuvent être jubilatoires : elles donnent à voir des manières de penser, de dire et d'écrire en marge des normes du discours scientifique. Le discours sémiotique se loge dans les interstices du savoir ; dans ses meilleures performances, il les donne à voir au moment même qu'il les met au jour.

Je voudrais croire à la possibilité que, tout en poursuivant tel programme de recherche ou tel autre, les sémioticiennes et sémioticiens saisissent les occasions, les opportunités, les prétextes que les circonstances leur donneront (et qui ne peuvent par conséquent se deviner à l'avance) afin de poursuivre leur recherche dans la voie que Barthes, ce Bouddha de la sémiotique, leur a indiquée : créative, inventive, libératoire. ●

Références

- ARNAUD, Antoine; NICOLE. *La logique ou l'art de penser*. Paris : Gallimard, 1992 [1662].
- ARRIVÉ, Michel; ABLALI, Driss. Hjelmslev et Martinet : correspondance, traduction, problèmes théoriques, *La linguistique*, v. 37, 2001, p. 33-58. DOI : 10.3917/ling.371.0033. Consulté le : 5 oct. 2023.
- BADIR, Sémir. *Épistémologie sémiotique*. La théorie du langage de Louis Hjelmslev. Paris : Honoré Champion, 2014.
- BADIR, Sémir. Is the arbitrary symmetrical?, *Semiotica*, v. 217, 2017, p. 97-115. DOI : 10.1515/sem-2016-0041. Consulté le : 5 oct. 2023.
- BADIR, Sémir. *Pratiques discursives du savoir*. Le cas sémiotique. Limoges : Lambert-Lucas, 2022.
- BADIR, Sémir. *Saussure*. La langue et sa représentation. Paris : L'Harmattan, 2001.
- BARTHES, Roland. *Le Neutre*. Paris : Seuil/Imec, 2002.
- BEIVIDAS, Waldir. *La sémiologie de Saussure et la sémiotique de Greimas comme épistémologie discursive : une troisième voie pour la connaissance*. Limoges : Lambert-Lucas, 2017.
- CALABRESE, Omar. *Breve storia della semiotica*. Dai Presocratici a Hegel. Milan : Feltrinelli, 2001.
- CHÁVEZ HERRERA, Eduardo. 'Oh, semiotics? Umberto Eco and stuff like that?' Telling and constructing a discourse of marginality, *Linguistic Frontiers* [en ligne], v. 5, n. 1, 2022a. Disponible sur : <https://doi.org/10.2478/lf-2022-0005>. Consulté le : 5 oct. 2023.
- CHÁVEZ HERRERA, Eduardo. Semioticians narrating a field, *Signata* [en ligne], v. 13, 2022b. DOI : 10.4000/signata.4015. Consulté le : 5 oct. 2023.
- CIGANA, Lorenzo; GREGERSEN, Frans (ed.). *Structuralism as one – structuralism as many*. Studies in Structuralisms. Copenhagen : Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, 2023.
- ECO, Umberto. History and historiography of semiotics. In : POSNER, Roland; ROBERING, Klaus; SEBEOK, Thomas (ed.). *Semiotik / Semiotic*. Berlin : De Gruyter, 1997. p. 730-746.
- ELKEY, James (dir.). *Bloomsbury Semiotics*. Londres : Bloomsbury, 2023.

- ESCHBACH, Achim; TRABANT, Jürgen. *History of semiotics*. Amsterdam : John Benjamins, 1983.
- FEYERABEND, Paul. *Contre la méthode*. Paris : Seuil, 1979 [1975].
- FLOCH, Jean-Marie. *Sémiotique, marketing et communication*. Paris : PUF, 2002.
- FONTANILLE, Jacques. Textes, objets, situations et formes de vie. Les niveaux de pertinence de la sémiotique des cultures, *E/C*, 2004. Document sur : www.ec-aiss.it/archivio/tipologico/saggi.php. Consulté le : 13 jui. 2023.
- GREIMAS, Algirdas Julien. L'Énonciation : une posture épistémologique, *Significação – Revista Brasileira de Semiótica*, n. 1, p. 9-25, 1974. Disponible sur : <https://doi.org/10.11606/issn.2316-7114.sig.1974.90115>. Consulté le : 5 oct. 2023.
- GREIMAS, Algirdas Julien. *Maupassant*. La sémiotique du texte : exercices pratiques. Paris : Seuil, 1976.
- HARAWAY, Donna. *Manifeste des espèces compagnes*. Paris : Climats, 2018.
- HÉBERT, Louis. Sémiotique appliquée, sémiotique applicable : repères. *Applied semiotics / Sémiotiques appliquée*, 26, p. 1-15, 2018.
- HÉNAULT, Anne. *Histoire de la sémiotique*. Paris : PUF, 1992.
- HJELMSLEV, Louis. *Essais linguistiques*. Paris : Minuit, 1971.
- HJELMSLEV, Louis. *Nouveaux Essais*. Paris : PUF, 1985.
- LAKATOS, Imre. *The methodology of scientific research programmes*. Cambridge : Cambridge U.P., 1978.
- LEONE, Massimo. Post/structuralist semiotics. In : PELKEY, James (dir.). *Bloomsbury Semiotics*. History and semiosis. Londres : Bloomsbury, 2023, p. 109-128. v. 1.
- MAINGUENEAU, Dominique; COSSUTTA, Frédéric. L'analyse des discours constituants, *Langages*, n. 117, p. 112-125, 1995.
- MANETTI, Giovanni. *Il principio era il segno*. Momenti di storia della semiotica nell'antichità classica. Milano : Bompiani, 2013.
- MARMO, Costantino. *La semiotica del XIII secolo tra arti liberali e teologia*. Milano : Bompiani, 2010.
- PERUSSET, Alain. Éléments de sémiotique catégorielle. Théorie, méthode, schémas et pratique, *Actes Sémiotiques [en ligne]*, n. 126, 2022. Disponible sur : <https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/7443>. Consulté le : 5 oct. 2023.
- PERUSSET, Alain. *Sémiotique des formes de vie*. Monde de sens, manières d'être. Bruxelles : DeBoeck, 2020.
- REY, Alain. *Théories du signe et du sens*. Paris : Klincksieck, 1973. t. 1.
- SAUSSURE, Ferdinand de. *Cours de linguistique générale*. Édition critique par Rudolf Engler. Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1968.
- SAUSSURE, Ferdinand de. *Science du langage*. Édition critique par René Amacker. Genève : Droz, 2011.
- SEBOK, Thomas. *Semiotics in the United States*. Bloomington : Indiana U.P., 1991.
- ZILBERBERG, Claude. Une continuité incertaine : Saussure, Hjelmslev, Greimas. In : ZINNA, Alessandro (dir.). *Hjelmslev aujourd'hui*. Turnhout : Brepols, 1997. p. 165-192.

Four questions on Semiotics: its history, its place, its epistemological bases

 BADIR, Sémir

 CIGANA, Lorenzo

 LEMOS, Carolina Lindenberg

 SOFIA, Estanislao

Abstract: On the occasion of the publication of *Pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique* (2022), the organizers of the present dossier addressed four questions to its author, Sémir Badir, relating to the historiography and epistemology of Semiotics. The first question addresses different ways of conceiving the history of Semiotics, either around a theoretical project, or around a notion, seeking to identify its ideal addressee. The second question concerns the links between the theories of Saussure, Hjelmslev and Greimas. Badir argues in favor of a discursive (rather than notional or theoretical) approach, highlighting the disciplinary context, the materiality of discourse and the epistemic domain in which these links are posited, displayed and made active. A third aspect concerns the evolution of post-Greimasian Semiotics. The existence of a research program is not in question. But instead of leading to widespread applications, Semiotics constantly returns to its own theoretical foundations. Finally, there is the question of semiotics' relationship with neighboring disciplines. The Semiotic program claims to have repercussions on the general organization of the sciences, thus highlighting the particular, non-disciplinized epistemological status of this discursive practice of knowledge.

Keywords: history of semiotics; theory of knowledge; general linguistics; theory of interdisciplinarity; discursive analyze of theories.

Como citar este artigo

BADIR, Sémir; CIGANA, Lorenzo; LEMOS, Carolina Lindenberg; SOFIA, Estanislao. Quatre questions sur la sémiotique : son histoire, sa place, ses bases épistémologiques. *Estudos Semióticos* [online], vol. 19, n. 3. São Paulo, dezembro de 2023. p. 28-55. Disponível em: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Acesso em: dia/mês/ano.

How to cite this paper

BADIR, Sémir; CIGANA, Lorenzo; LEMOS, Carolina Lindenberg; SOFIA, Estanislao. Quatre questions sur la sémiotique : son histoire, sa place, ses bases épistémologiques. *Estudos Semióticos* [online], vol. 19, issue 3. São Paulo, December 2023. p. 28-55. Retrieved from: <https://www.revistas.usp.br/esse>. Accessed: month/day/year.

Data de recebimento do artigo: 28/10/2023.

Data de aprovação do artigo: 09/11/2023.

Este trabalho está disponível sob uma Licença Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 Internacional.

This work is licensed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 International License.

